

dit-il, a été figuré par Salomon et les autres saints qui ont précédé son avènement. L'Antechrist l'a été de même par un roi méchant persécuteur, des saints et profaneur du temple de Dieu. C'est sous cette double idée que ce saint docteur explique la suite de ces prophéties, comme ayant eu d'abord un accomplissement imparfait dans Antiochus, et devant en avoir un autre dans la personne de l'Antechrist. Il était d'ailleurs si peu attaché à cette seconde explication, qu'il est prêt à l'abandonner à Porphyre, sans craindre que ce sacrifice donne quelque atteinte à la religion. Il ne nous importe pas, dit-il, qu'Antiochus soit seul exprimé dans ce endroit de Daniel, puisque nous ne prétendons pas prouver par tous les textes de l'Écriture l'arrivée de Jésus-Christ et la séduction de l'Antechrist. Mettons à l'écart les choses douteuses, et bornons-nous à ces passages décisifs (1), où il n'est pas possible de trouver d'autre sens, que celui qui convient à Jésus-Christ et à son Église.

Les incroyables peuvent donc oter l'interprétation de Porphyre et celle de S. Jérôme et des Pères. S'ils préfèrent celle-là, comme fondée sur la vérité de l'histoire, ils ne pourront plus échapper à la force victorieuse d'un oracle si manifestement accompli. S'ils nous opposent celle-ci, comme autorisée par des suffrages que nous devons respecter, nous leur répondrons que dans l'esprit et l'usage des Pères un sens allégorique et caché sous le voile de la lettre ne détruit pas le sens littéral, et que les efforts d'Antiochus, pour abolir le culte du vrai Dieu à Jérusalem et dans la Judée, n'en sont pas moins véritablement prédits par Daniel, pour avoir été destinés à figurer la persécution mêlée d'artifice et de violence, que l'Antechrist doit exercer à la fin des siècles contre l'Église chrétienne.

CHAPITRE VII.

Prédications de Daniel sur la succession des empires.

Les prophéties que nous avons citées jusqu'à présent du livre de Daniel n'ont pas été plus loin que les temps d'Antiochus et des Machabées. Il a fallu, pour en bien comprendre la divinité, se rappeler les preuves que nous avons données au chapitre troisième de l'authenticité du livre de Daniel. Mais nous consentons qu'on oublie pour un moment ces preuves. Nous avons, dans le même livre, des prophéties qui ne peuvent être claudées par la date que Porphyre a imaginée, toute fautive qu'elle est. Il a prétendu que les prédictions attribuées à Daniel avaient été supposées dans le temps d'Antiochus et des Machabées par un homme ou témoin oculaire, ou instruit par l'histoire

pessimam regem Antiochum, qui sanctos persecutus est templumque violavit, recte tyrum sui habitus decedens est. S. Hieron. in cap. 11 Danielis.

(1) Quae etiam poterit approbare non de Antichristo dicta, sed de Antiocho, quid ad nos qui non ex omnibus Scripturarum locis Christi probamus adventum et Antichristi mendaciam. Pone enim hæc dici de Antiocho, quid nocet religioni nostræ?... Dimittat itaque dubia, et in manifestis hæreat, dicatque quis sit ille lapis. S. Hieron. in cap. 11 Dan.

des événements que ces prophéties annoncent. Ce sentiment est insoutenable, nous l'avons déjà prouvé. Mais que peuvent répondre Porphyre et tous les ennemis de la religion aux prophéties que nous allons expliquer, évidemment postérieures à l'époque de la prétendue supposition du livre de Daniel.

Ces prophéties regardent la succession des quatre plus grands empires qui aient paru dans le monde. Elles ont été révélées à Daniel en deux occasions différentes : la première, lorsqu'il découvrit et qu'il interpréta le songe de Nabuchodonosor sur la statue composée de quatre métaux; la seconde, lorsqu'il eut la vision des quatre bêtes. Tout le monde convient que ces deux prophéties ont le même objet; que le songe de Nabuchodonosor et la vision de Daniel représentent la succession des mêmes empires. On s'accorde aussi généralement sur les trois premiers de ces empires, figurés par les trois premières bêtes, ou par autant de métaux. Toute la difficulté roule sur l'intelligence du quatrième métal ou de la quatrième bête, et sur l'empire caché sous cet emblème. Avant que de résoudre cette difficulté, commençons par mettre sous les yeux de nos lecteurs ces deux célèbres prophéties.

Nabuchodonosor (1), au milieu de ces vaines pensées sur l'avenir, dont les âmes ambitieuses aiment à s'occuper, vit tout à coup une statue qui se tenait debout devant lui, d'une hauteur prodigieuse et d'un regard effroyable. Sa tête était d'or, sa poitrine et ses bras d'argent, son ventre et ses cuisses d'airain, ses jambes de fer, ses pieds en partie de fer et en partie d'argile. Il regardait avec attention cette statue, lorsqu'une pierre détachée d'elle-même d'une montagne, frappa les pieds de fer et d'argile, et les mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or se brisèrent tout ensemble, et devinrent comme la meuble paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été. Il ne resta plus le moindre vestige de la statue, et la pierre qui l'avait frappée devint une grande montagne, qui remplit toute la terre.

Le roi de Babylone avait oublié ce songe, quoique l'impression en fût demeurée assez vive dans son esprit, pour qu'il en fût saisi de frayeur, et qu'il fût en état de le reconnaître, dès qu'on lui en renouvellerait le souvenir. Sans cet oubli, nous n'aurions ni l'histoire ni l'interprétation prophétique de ce songe. Nabuchodonosor, satisfait de l'explication que ses maîtres et ses devins lui en auraient donnée, et dont il n'eût pu démêler la fausseté, n'aurait pas cherché d'autres lumières. L'impuissance où ses devins se trouverent de lui répéter ce qu'il avait vu, donna occasion à la merveilleuse découverte qu'en fit Daniel. Ce jeune prophète obtint par ses ardentes prières une révélation qui le garantit de la mort, lui, ses compagnons, et en même temps les enchanteurs chaldéens qui avaient été forcés d'avouer la vanité de leur art et les ténèbres de leur chimérique science. Il ne

(1) Dan. 2, 29, et seq.

s'agit pas maintenant d'insister sur une merveille qui devint alors publique dans une ville telle que Babylone, qui éleva Daniel et ses trois compagnons aux premières dignités de l'empire, et qui ne peut être par conséquent accusée de supposition. Ne revenons point sur ce que nous avons dit plus haut, et arrêtons-nous seulement à la prophétie que fit Daniel en expliquant ce songe.

Vous êtes, dit-il à Nabuchodonosor, la tête d'or de cette statue. Votre puissance, vos richesses, votre gloire, l'équité même et la bonté de votre gouvernement méritent cette qualité. Après vous il s'élèvera un autre royaume moindre que le vôtre, qui sera d'argent. Ensuite un troisième royaume qui sera d'airain, et qui commandera à toute la terre. Le quatrième royaume sera comme le fer : il brisera et réduira tout en poudre, comme le fer brise et dompte toutes choses. Mais comme vous avez vu que les pieds de la statue étaient en partie d'argile et en partie de fer, ce royaume, quoique prenant son origine du fer, sera divisé, selon que vous avez vu que le fer était mêlé avec la terre et l'argile. Les doigts des pieds étant en partie de fer et en partie d'argile, le royaume sera aussi ferme en partie et en partie faible. Et comme vous avez vu que le fer était mêlé avec la terre et l'argile, ils se mêleront aussi par des alliances humaines. Mais ils ne demeureront pas unis, comme le fer ne peut se lier avec l'argile. Dans le temps de ces royaumes, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, qui ne passera point à un autre peuple, qui brisera et consumera tous ces royaumes, et qui subsistera lui-même éternellement, selon ce que vous avez vu que la pierre détachée sans main de la montagne a brisé l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or. Le grand Dieu a fait voir au roi ce qui doit arriver dans le temps à venir. Le songe est véritable, et l'interprétation en est très-certaine.

Voilà donc quatre empires qui se succèdent l'un à l'autre désignés par quatre métaux, et qui font place à un cinquième plus durable, signifié par cette petite pierre détachée d'abord d'elle-même d'une montagne, frappant ensuite les pieds de la statue qu'elle abat, et qu'elle pulvérise tout entière, parvenue enfin à la hauteur d'une montagne immense qui remplit tout l'univers.

Un spectacle bien différent de celui-là, destiné cependant à la même représentation, fut montré à Daniel sous le règne de Balthazar, petit-fils de Nabuchodonosor. Il vit la succession des mêmes empires, suivis également d'un cinquième qui les absorbe tous. Mais ces empires lui parurent sous la forme de quatre bêtes montant l'une après l'autre d'une grande mer agitée par les quatre vents du ciel. Il est inutile d'avertir que cette mer agitée figure le monde et ses révolutions, qui n'ont jamais été plus violentes que dans ces guerres dont l'empire devait être le prix. Les interprètes observent également que la distinction de ces quatre empires, marquée par les propriétés différentes des métaux, n'est pas moins visible dans les diverses qualités des quatre bêtes; et que cette

seconde image a sur la première l'avantage de joindre aux caractères particuliers de chacun de ces empires, celui qui est commun à tous les conquérants, de se nourrir de sang et de vivre de proie. Nous laissons ces remarques et beaucoup d'autres à ceux que nous exhortons de lire dans le livre même, et d'approfondir ces admirables prophéties. Nous nous contenterons ici de ce qu'elles ont de plus frappant, et de ce qui suffit pour la conviction de l'incrédulité.

La première de ces bêtes, dit Daniel (1), était comme une lionne, et elle avait des ailes d'aigle. Comme je la regardais, ses ailes lui furent arrachées. Elle fut ensuite relevée de terre, et elle se tint sur ses pieds comme un homme, et il lui fut donné un cœur d'homme. Et voilà qu'une autre bête semblable à un ours parut à son côté. Trois rangs de dents étaient dans sa gueule. Et on lui disait : Lève-toi et rassasie-toi de carnage. Après cela je regardais, et j'en vis une autre qui était comme un léopard, et elle avait sur son corps quatre ailes comme un oiseau. Cette bête avait quatre têtes, et la puissance lui fut donnée. Je regardais ensuite dans cette vision que j'avais pendant la nuit, et je vis paraître une quatrième bête terrible et surprenante. Elle était trois fois plus grosse que la première. Elle avait de grandes dents de fer. Elle dévorait, elle brisait et foulait aux pieds ce qui restait. Elle était fort différente des autres bêtes que j'avais vues devant elle.... Et je vis que la bête avait été tuée, que son corps était détruit, et qu'il avait été livré au feu pour être brûlé. Je vis aussi que la puissance des autres bêtes leur avait été ôtée, et que la durée de leur vie leur avait été marquée jusqu'à un temps et un temps. Je considérais ces choses dans une vision de nuit, et je vis comme le fils de l'homme qui venait avec les nuées du ciel, qui s'avança jusqu'à l'ancien des jours. Ils le présentèrent devant lui, et il lui donna la puissance, l'honneur et le royaume. Et tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues le serviront. Sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit.

Les quatre bêtes que voit Daniel ont le même sort que les quatre métaux de la statue que Nabuchodonosor avait vue. Ceux-ci sont brisés et réduits en poudre comme une paille menue que le vent emporte hors de l'air. Celles-ci sont mises à mort, et leurs cadavres sont consumés par les flammes. C'est une pierre qui frappe les pieds de la statue, la renverse et anéantit tous les métaux, dont elle est composée. C'est l'ancien des jours qui, assis sur son trône et environné de ses ministres, prononce contre les quatre bêtes l'arrêt de leur condamnation. Mais il ne les condamne que pour faire régner en leur place le Fils de l'homme qu'on lui présente. La petite pierre, après avoir érasé cette énorme statue, s'élève jusqu'à la hauteur d'une montagne immense et remplit toute la terre. Le Fils de l'homme victorieux de ces bêtes meurtrières est déclaré roi de toutes les nations. La ressemblance ne pouvait être plus parfaite, et la suite

(1) Dan. 7, 4 et seq.

nous permet encore moins d'en douter. Car de même que Daniel avait dit à Nabuchodonosor, que les quatre métaux de sa statue figuraient les quatre empires, qui se succéderaient l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'il en vint un cinquième, qui ne finirait jamais : ainsi Daniel s'étant approché d'un des assistants, pour lui demander l'explication de tout ce qu'il voyait, il lui fut répondu, que ces quatre bêtes étaient quatre royaumes qui s'élèveraient de la terre. Mais que les saints du Dieu très-haut entreraient en possession du royaume, et qu'ils régneraient jusqu'à la fin des siècles et dans les siècles des siècles. Sa curiosité s'étant surtout arrêtée sur la quatrième bête plus terrible que toutes les autres, dont les griffes et les dents étaient de fer qui dévorait, brisait, et foulait aux pieds ce qui lui restait, on lui dit que cette quatrième bête était le quatrième royaume qui dominerait sur la terre, et serait plus grand que tous les autres, qui dévorerait toute la terre, la foulerait aux pieds, et la réduirait en poudre.

Je demande maintenant à des lecteurs équitables, si l'accomplissement de ces deux prophéties peut leur paraître incertain. Daniel leur apprend d'abord que le premier métal et la tête d'or de la statue représentent l'empire des Assyriens porté sous Nabuchodonosor au plus haut point de sa puissance et de ses richesses. La première bête qui est une lionne avec des ailes d'aigle a donc la même signification. C'est dans la personne de Nabuchodonosor que fut accompli ce qui paraît incompatible avec la nature d'une lionne. Ses ailes lui furent arrachées, et elle tomba par terre, lorsque ce prince dégradé de tous les droits de l'humanité, et chassé de la compagnie des hommes, fut réduit pendant sept ans à la condition des animaux. Elle fut ensuite relevée de terre, se tint sur ses pieds comme un homme, et il lui fut donné un cœur d'homme, lorsqu'il fut rétabli sur son trône, qu'il connut sa faiblesse, et la toute-puissance du Créateur. Ce n'est que de ce moment qu'il eut un cœur d'homme. Jusque-là plein d'orgueil et d'ambition, il n'avait eu que le cœur d'une bête farouche. Son royaume est néanmoins du métal le plus précieux, soit parce que les empires suivants n'en ont pas égalé la magnificence, soit peut-être parce que l'injustice de ses entreprises, et l'excès de sa présomption n'ont pas empêché, qu'il n'ait gouverné ses propres sujets avec une bonté, qui a eu peu d'exemples et d'imitateurs dans les autres conquérants.

Le royaume qui succède à l'empire des Assyriens, est celui de Médès et des Perses. Rien ne nous oblige à séparer ces deux nations, ou plutôt l'histoire, aussi bien que l'Écriture sainte nous force à les réunir dans un seul empire. C'est par les forces rassemblées des Médès et des Perses, que Cyrus a fondé ce nouvel empire qui a renversé celui des Assyriens. C'est la seconde bête que voit Daniel, est ours qui paraît à côté de la lionne, qui a trois rangs de dents dans la gueule, parce qu'il a joint à la puissance des Médès et des Perses, celle des Chaldéens qu'il a subjugués ; à

qui l'on dit : *Lève-toi, et rassasie-toi de carnage*, parce qu'il a étendu fort loin ses conquêtes, et qu'il a fait couler partout des fleuves de sang. C'est en même temps le second métal de la statue, l'argent qui en forme la poitrine et les bras.

On est étonné que l'empire des Médès et des Perses soit mis par Daniel au-dessous de celui des Assyriens. Celui-ci nous est presque inconnu. L'histoire nous donne au contraire la plus haute idée de la splendeur et des richesses du royaume des Perses. Mais nous ne devons pas opposer ce que nous ignorons à ce que le prophète voyait. Il dit formellement que le second empire sera moindre que le premier. Il voyait donc en l'un des avantages qui ne devaient pas être dans l'autre. La connaissance de ce qui se passait sous ses yeux, et celle de l'avenir que nous ne pouvons lui contester, le mettaient en état de juger mieux que nous de cette différence. Au reste ne croyons pas que cette dégradation de métaux, s'il est permis de parler ainsi, marque une entière supériorité des empires qui paraissent d'abord sur ceux qui leur succèdent. Ce n'est que du second qu'il est dit qu'il sera moindre que le premier. Les deux suivants, quoique d'airain et de fer, métaux moins précieux que l'or et l'argent, peuvent avoir et ont eu effectivement sur ceux qui les précèdent de grands avantages par la valeur et la bonne discipline de leurs troupes, par une simplicité de mœurs plus long-temps soutenue, par les talents de l'esprit et la perfection des arts, par une puissance plus étendue. De tels avantages compensent bien les richesses des Assyriens et des Perses.

Après l'empire des Médès et des Perses on en chercherait inutilement un autre que celui des Grecs fondé par Alexandre. C'est le troisième métal de la statue, le ventre et les cuisses qui sont d'airain. C'est aussi la troisième bête, le léopard qui comme un oiseau a quatre ailes, et qui en même temps a quatre têtes. Le prophète assure que la puissance fut donnée à cette bête. C'est ce qu'il avait déjà dit du royaume d'airain, qu'il commanderait à toute la terre. On reconnaît dans ces expressions les victoires et les prodigieuses conquêtes d'Alexandre. Mais on reconnaît encore mieux l'empire, dont il est fondateur, dans les quatre ailes et dans les quatre têtes du léopard, c'est-à-dire dans les quatre royaumes formés des débris du sien, et dans les quatre principaux monarques qui furent ses successeurs, caractère auquel Daniel s'attache toutes les fois qu'il veut exprimer l'empire des Grecs.

Reste le quatrième métal de la statue, ses jambes et ses pieds de fer, et la quatrième bête différente des trois premières, plus forte, plus effroyable, plus dévorante que toutes les autres. C'est ici que est la difficulté : non qu'un lecteur judicieux et médiocrement instruit n'en aperçoive tout d'un coup la solution, mais parce que la malice de Porphyre, et l'imprudence de quelques auteurs chrétiens ont fait naître des embarras, que le texte n'offrirait point.

Porphyre a voulu concilier l'accomplissement de cette prophétie avec l'époque de la prétendue supposition du livre de Daniel. Elle a été faite selon lui dans le temps des Machabées. Par une conséquence nécessaire, le quatrième métal de la statue et la quatrième bête doivent être l'empire des Séleucides et des Lagides, et surtout Antiochus Epiphane le persécuteur déclaré de la religion judaïque. Malgré la vive censure et la solide réfutation de saint Jérôme et de Théodoret (1), ces interprètes chrétiens n'ont pas craint d'adopter ce sentiment. Les incrédules, en essayant de le soutenir, auraient encore à détruire, ce qu'ils ne feront jamais, les preuves par lesquelles nous avons établi l'authenticité du livre de Daniel. La prophétie ramenée à sa véritable date, serait toujours trop ancienne pour eux. Le second, le troisième, et le quatrième empire n'auraient pu être connus de Daniel que par une lumière prophétique ; et la cause des incrédules n'en deviendrait pas meilleure. Mais nous leur avons promis, qu'indépendamment de ces preuves, nous leur montrerions dans le livre de Daniel des prédictions, dont l'accomplissement est postérieur aux temps des Machabées. Il faut leur tenir parole. Celle dont il s'agit maintenant est évidemment de ce nombre. Commençons par exclure le sens que lui donne Porphyre, et nous prouverons ensuite qu'elle ne peut s'appliquer qu'à l'empire romain.

Je dis donc que l'empire des Lagides et des Séleucides, ni quelque prince que ce puisse être de l'une de ces deux maisons, n'est désigné par le quatrième métal de la statue, ni par la quatrième bête que Daniel a vue. La preuve en est facile : c'est que la postérité de Séleucus, et celle de Ptolomée fils de Lagus appartiennent au troisième métal et à la troisième bête. Un des caractères que Daniel donne au cinquième empire vainqueur de tous les autres, et représenté par cette pierre qui brise les quatre métaux de la statue, c'est qu'il ne (2) passera point à une autre

(1) Théodoret sur le chapitre septième de Daniel attribue ce sentiment à des auteurs, qu'il appelle des maîtres de la piété. Ceux qui le soutiennent aujourd'hui se prévalent de ces expressions. Mais ils ne s'aperçoivent pas, on les dissuade que le savant évêque de Cyr témoigne une extrême surprise que ces maîtres de la piété aient proposé une telle explication. *Vehementer admiror quosdam pietatis magistrorum quartam bestiam vocasse regnum Macedonicum.* Il n'eût pas été si étonné d'un sentiment où il n'eût rien trouvé de reprochable ni de dangereux pour la religion. On en dirait autant aujourd'hui des auteurs catholiques qui l'ont adopté. Au surplus, ces maîtres de la piété, par où Théodoret désigne plutôt leur genre d'écriture que la sainteté de leur personne, ou la pureté de leur doctrine, ces auteurs, dis-je, sont apparemment Théodore de Mopsueste et ses disciples. On sait que c'est de ce Théodore que sont nées les interprétations judaïques des prophéties. Ce fut un des motifs qui attirèrent une si sévère condamnation à ses écrits dans le cinquième concile général. Les partisans du sentiment que nous réfutons n'ont pas lieu de se glorifier de cette origine.

(2) Regnum ejus alteri populo non tradetur. Dan. 2. 44.

nation. Par la raison des contraires, les quatre premiers empires ont dû être formés par quatre peuples différents. Or les Séleucides rois de Syrie et les rois d'Égypte de la race des Lagides étaient Grecs comme Alexandre. Ils sont donc compris avec lui dans la troisième bête de la statue. Ils le sont encore mieux dans la troisième bête. Car elle a quatre ailes et quatre têtes. Or le royaume de Syrie fondé par Séleucus, et celui d'Égypte fondé par Ptolomée, fils de Lagus, sont deux de ces ailes et de ces têtes (1). Ils font donc encore une fois partie de ce troisième empire, qui est celui des Grecs, figuré par le troisième métal et par la troisième bête.

Ce n'est pas tout. Ces mêmes royaumes à qui on dispute leur place naturelle, n'ont aucun rapport au quatrième métal, ni à la quatrième bête. Où trouverait-on en eux ce fer, le plus dur de tous les métaux, qui surmonte et qui brise tout ? Les princes qui les ont gouvernés ont-ils eu plus de force et d'activité qu'Alexandre, dont l'empire n'est que d'airain ? Méritent-ils en comparaison de lui d'être représentés par cette bête plus terrible avec ses dents et ses ongles de fer que toutes les autres ? Daniel serait donc tombé non seulement avec l'histoire, mais avec lui-même dans une étrange contradiction ; puisqu'en parlant ailleurs d'Alexandre, il ajoute toujours que ses quatre successeurs n'égalèrent pas sa puissance.

Comment expliquerait-on ce mélange de fer et d'argile qui se voit dans les pieds de la statue, ces deux parties du quatrième empire, dont l'une est faible, l'autre est ferme, qui s'allient inutilement par des mariages, et ne s'unissent jamais, comme le fer ne peut se lier avec la terre ? Où trouve-t-on rien de pareil dans le royaume des Séleucides, quand on y joindrait celui des Lagides ? Ou sont la partie forte et la partie faible, dont les divisions ne peuvent être terminées par des mariages ? Cela n'a jamais eu lieu dans un royaume purement monarchique tel que celui de Syrie, où l'on a vu à la vérité des guerres civiles pour la succession à la couronne, mais dont la constitution n'admettait pas cette division toujours subsistante entre deux parties aussi inaliénables entre elles, que la terre et le fer. Que si l'on entend cette division des deux royaumes d'Égypte et de Syrie, qui contractaient quelquefois entre eux des alliances par des mariages, sans perdre

(1) Daniel ne nous permet pas de douter que l'empire d'Antiochus Epiphane en particulier, ne soit une suite et une dépendance de celui d'Alexandre, loin de former un empire à part. Cette division en quatre royaumes de l'empire d'Alexandre, qu'il marque ici sous la figure des quatre ailes et des quatre têtes du léopard, il la désigne ailleurs (Dan. 8. 8) par les quatre cornes qui se formeront sur la tête du bouc, après que la grande corne eut été rompue. *De l'une de ces quatre cornes, ajouta-t-il, est sortie une petite corne.* Tout le monde convient, et nous l'avons montré dans le chapitre précédent, qu'il s'agit là d'Antiochus Epiphane. Ce prince appartient donc à l'une des quatre têtes du léopard, comme il sort de l'une des quatre cornes du bouc. Il ne peut donc appartenir à la quatrième bête totalement distinguée du léopard,

l'envie de se nuire, quel est celui des deux qui est le fer? quel est l'argile? Ils étaient à peu près également puissants, tantôt vaincus, et tantôt victorieux dans leurs guerres mutuelles. Ni l'un ni l'autre n'a mérité d'être respectivement désigné par sa force ou par sa faiblesse.

Mais ce qui tranche la difficulté, est-ce pendant l'empire des successeurs d'Alexandre que s'est élevé ce cinquième empire qui a détruit tous les autres, sans s'établir par des moyens humains, qui ne passe à aucune autre nation, que l'ancien des jours a donné au Fils de l'homme, pour y régner avec les saints, qui enfin est éternel et incorruptible? Les interprètes partisans de cette opinion répondent que ce cinquième empire est l'empire romain, et ils font seulement la grâce à celui de Jésus-Christ d'accorder qu'il a vérifié la prophétie dans un sens plus sublime et plus auguste. Suivant cette réponse l'empire romain aurait sa place dans la prophétie de Daniel. Celui de Jésus-Christ y aurait aussi la sienne, quoique mal assurée. Porphyre et les incrédules devraient avouer, que l'auteur de ce livre, qu'ils font contemporain d'Antiochus et des Machabées, a prédit l'avenir. Mais cette interprétation est si visiblement fautive, qu'ils auraient plutôt droit de l'accuser de mensonge et de tromperie. Aucun des caractères du cinquième empire ne convient à l'empire romain. Ce n'est pas cette pierre détachée sans main d'une montagne, c'est-à-dire une puissance formée sans aucun secours humain. Quel est le Fils de l'homme qui y règne et y fait régner les saints avec lui? N'a-t-il passé à aucune autre nation, et ne voyons-nous pas encore une partie des peuples qui l'ont détruit, soit en Occident, soit en Orient? Peut-il être appelé éternel et incorruptible, tandis que nous connaissons les époques de sa destruction totale, et ne serait-ce pas se jouer du langage, que de prétendre qu'il subsiste encore dans l'empire romain qui est en Occident?

Replaçons dans son véritable rang l'empire romain, dont parle le prophète; et après avoir exclu le sens de Porphyre, disons que cet empire est le seul qui soit figuré par le quatrième métal de la statue, et par la quatrième bête de Daniel. On ne peut douter qu'il n'ait eu en vue quatre différents empires, les plus grands qui aient régné dans l'univers, qui se sont succédés l'un à l'autre, et qui ont enfin subi en périssant la même destinée. Faut-il un autre guide que l'histoire, pour trouver l'empire romain dans cette succession? Ne nous apprend-elle pas que quatre nations différentes, les Assyriens, les Médés les Perses, les Grecs et les Romains ont formé successivement les quatre plus puissants empires de l'univers? Qu'elles ont pris la place les unes des autres? Et que le dernier de ces empires a eu son tour comme ceux qui l'avaient précédé? En comparant la prophétie de Daniel à des faits si universellement connus, ne sent-on pas d'abord qu'ils en font l'accomplissement? Et pourquoi faire violence

à sa pensée, tandis qu'il est manifeste qu'il a dit ce qui est arrivé aux yeux du monde entier? Des idées si simples n'ont pu être obscurcies que par l'intérêt qu'ont les ennemis de la religion à affaiblir une telle preuve, ou par un travers d'esprit qui a souvent les mêmes effets que la corruption du cœur.

Mais en examinant de plus près ce quatrième métal, et cette quatrième bête, on ne peut y méconnaître l'empire romain. Il est, vis-à-vis des trois autres empires, d'une force et d'une dureté comparable à celle du fer. Ce sont les jambes et les pieds de la statue. Cet empire prend son origine du fer, et ce métal en est la matière dominante. Cependant il a de l'argile dans ses pieds mêlé avec le fer. Ce mélange l'affaiblit en le divisant, et les alliances que les deux parties contractent par le sang ne les unissent pas mieux que le fer ne se lie avec la terre. Rome, endurcie dès sa naissance aux fatigues et aux combats, a conservé jusqu'au dernier période de son élévation un courage et une ambition inflexibles, qui ont fait ployer sous ses lois toutes les nations et tous les empires, comme le fer brise tout et met tout en pièces (4). Néanmoins elle a toujours eu dans son sein et par sa propre constitution un germe d'affaiblissement. C'est la division du peuple et du sénat, division que les mariages permis entre les familles patriciennes et les plébéiennes, n'ont jamais pu éteindre (2). La force de l'empire et même son origine était dans le sénat composé des plus anciennes maisons de Rome, et dont la sagesse et la fermeté ont sauvé cette ville au milieu des plus grands périls, et l'ont rendue maîtresse de l'univers.

Rome ne ressemble pas moins à la quatrième bête qu'au quatrième métal. Cette bête surprend d'abord Daniel par la nouveauté de sa figure. Il s'en informe particulièrement, la voyant si différente de toutes les autres (5). L'empire romain dans le fort de ses conquêtes n'avait rien de commun avec les monarchies des Assyriens, des Perses, et des Macédoniens, soit par les mœurs de ses citoyens, soit par la manière

(1) Regnum quartum erit velut ferrum. Quomodo ferrum comminuit et domat omnia, sic comminuet et coeteret omnia hæc. Dan. 2, 40.

(2) Si cette explication qui nous a paru la plus naturelle ne convient pas, on peut lui préférer celle qui recule jusqu'au temps de Jules-César, la division et l'affaiblissement provenus du mélange de l'argile et du fer, sans que les mariages contractés entre les parties divisées aient pu y remédier. Jules-César donna sa fille à Pompée. Le beau-père et le gendre n'en furent pas moins irréconciliables ennemis. Marc Antoine épousa la sœur d'Auguste. Les deux beaux-frères se disputèrent l'empire de l'univers. Antoine succomba sous les armes d'Auguste, comme Pompée avait cédé à celles de César. Jusqu'alors l'empire romain avait été dans sa force et dans sa vigueur, prenant sans cesse de nouveaux accroissements. Depuis que la liberté fut changée en servitude, il s'affaiblit et déclina continuellement, soit par ses divisions intestines, soit par les guerres étrangères.

(5) Vultu diligenter discere de bestia quartâ, quæ erat dissimilis valde ab omnibus. Dan. 7, 19.

dont elle faisait la guerre, soit par la forme de son gouvernement. Cette bête était plus effroyable que les trois autres. Armée de dents et d'ongles de fer, elle dévorait, elle brisait, et foulait aux pieds ce qui avait échappé à la violence de ses coups. Ainsi l'empire romain plus guerrier, plus entreprenant, plus fier que les empires des Assyriens, des Perses et des Grecs (1), a porté aussi plus loin ses conquêtes, a vaincu plus de nations, a fait dans le monde plus de ravages. Sa maxime était d'écraser tout ce qui osait lui résister, et de s'asservir ceux qui lui demandaient la paix, ou qui briguaient son alliance. Tant de villes ruinées de fond en comble, tant de trônes renversés, tant de millions d'hommes passés au fil de l'épée, ont été des effets de sa fureur; tant d'états réduits en provinces romaines, des preuves de son ambition; et son impérieuse hauteur a paru dans le traitement qu'elle exerçait à l'égard des rois et des peuples ses alliés. Une telle conduite pouvait-elle être mieux représentée que par l'action d'une bête féroce qui engloutit une partie de sa proie, en met une autre en pièces, et foule aux pieds le reste.

Cette bête si forte, si avide, si cruelle, périt enfin, comme le dernier métal de la statue est réduit en poussière malgré sa dureté. L'empire romain est anéanti, et il n'en reste pas aujourd'hui plus de vestiges que des monarchies des Assyriens, des Perses et des Grecs. C'est pendant la durée de ce dernier et quatrième empire qui, s'étant incorporé les trois autres, était censé les contenir tous, que s'est élevé le royaume de Jésus-Christ, faible dans ses commencements, dépourvu de tous les secours humains, acquis par les souffrances du Fils de l'homme, partagé avec les saints compagnons de ses travaux et imitateurs de ses vertus, répandu par degrés dans toute la terre, supérieur aux vicissitudes des siècles, éternel et immuable comme son fondateur. Nous montrerons plus au long dans la seconde partie de cet ouvrage, comment les prédictions qui regardent Jésus-Christ et son Église ont été vérifiées. Nous ne disons qu'un mot de celle-ci, pour ne laisser aucun doute à nos lecteurs sur le parfait accomplissement de la prophétie de Daniel.

Vous ne dites pas tout, m'objectera quelque incrédule. Vous n'achevez pas la prophétie et vous désespérez d'en soutenir la vérité jusqu'à la fin. Cette quatrième bête, qui signifiait selon vous l'empire romain, avait (2) dix cornes. Daniel les considérait, et il vit une petite corne qui sortait du milieu des autres. Trois des premières cornes furent arrachées de devant elle. Cette corne avait des yeux comme les yeux d'un homme, et une bouche qui proférait de grandes choses. Il faudrait expliquer tout cela de l'empire romain, quand Daniel n'aurait ajouté rien de plus. Mais il ne

(1) Bestia quarta regnum quartum erit in terra quod majus erit omnibus regnis, et devorabit universam terram, et concubabit et comminuet eam. Dan. 7, 25.

(2) Dan. 7, 8, 9.

tarde pas à nous développer le mystère de toutes ces cornes. Les dix (1) premières sont dix rois du quatrième empire. La petite corne sortie du milieu des autres, devenue ensuite plus grande qu'elles, devant qui trois d'entre elles étaient tombées, qui avait des yeux d'homme, et une bouche proférant de grandes choses, qui faisait la guerre aux saints et prévalait contre eux, est un roi qui sera plus puissant que ceux qui l'avaient devancé. Il abaissera trois rois, parlera insolemment contre le Seigneur, foulera aux pieds les saints du Très-Haut, et il s'imaginera qu'il pourra changer les temps et les lois. Et ils seront liés entre ses mains jusqu'à un temps, deux temps, et la moitié d'un temps. Et le jugement se tiendra, afin que la puissance lui soit ôtée, qu'elle soit entièrement détruite, et qu'il périsse à jamais. L'exactitude de la prophétie demande donc qu'on fasse voir dans l'empire romain dix rois, un autre roi s'élevant après eux, faible d'abord, et les surpassant ensuite en puissance, abaisant trois rois, blasphémant contre le Très-Haut, persécutant ses saints, et puni après un certain temps par la justice divine.

Je remarque d'abord sur cette objection qu'elle détruit sans ressource le système inventé par Porphyre et renouveau par quelques interprètes. Suivant ce système, Antiochus est la onzième corne, le nouveau roi qui vient après dix autres. Or ce caractère est incompatible avec l'histoire de ce prince. Il n'a eu dans le royaume de Syrie que sept prédécesseurs, Séleucus Nicator, Antiochus Soter, Antiochus Théus, Séleucus Callinicus, Séleucus Cérannus, Antiochus le Grand, Séleucus Philométor. On n'a vu en aucun temps dans ce même empire des Séleucides dix rois ou princes régnants à la fois. Ainsi, de quelque manière qu'on prenne ces dix cornes de la quatrième bête, ces dix rois du quatrième empire, le royaume de Syrie ne les offre pas. Antiochus Epiphane ne ressemble point à la petite corne née au milieu des dix premières. Le voilà exclu à jamais de cette prophétie, et il n'est plus possible de la regarder comme l'ouvrage d'un auteur contemporain, qui parfaitement instruit des événements présents ou passés, a supposé qu'ils avaient été prédits plusieurs siècles auparavant par le prophète Daniel.

Les saints Pères qui n'ont eu garde de distinguer la quatrième bête, de l'empire romain, ont communément interprété de l'Antéchrist la petite corne dont on vient de parler. Pour mieux entendre leur pensée sur ce point, il faut savoir qu'étant persuadés par l'autorité de l'Écriture, que l'Antéchrist paraîtrait vers la fin du monde, qu'il persécuterait alors l'Église chrétienne, et que cette persécution serait terminée par l'avènement glorieux de Jésus-Christ, qui du souffle (2) de sa bouche foudroiera le méchant et l'homme de péché, la plupart d'entre eux croyaient en même temps, par une erreur excusable,

(1) Dan. 7, 24, 25, 26.

(2) 2. Thessal. 2, 8.

que l'empire romain durerait jusqu'aux derniers événements qui devaient précéder la venue de l'Antéchrist, la fin du monde, la manifestation éclatante de la puissance et de la majesté de Jésus-Christ. Par une suite de ce préjugé, les Pères voyaient dans la prophétie de Daniel l'empire romain démembré en dix royaumes, lorsque l'Antéchrist paraîtrait, à réimpression de tous ces royaumes sur sa tête, ses victoires contre trois de ces princes qui, plus fiers et plus hardis que les autres, refuseraient de plier sous ses lois, la guerre qu'il livrerait aux saints, ses blasphèmes contre le vrai Dieu et contre son Christ, la courte durée de son règne et de sa persécution, la délivrance éternelle par le jugement universel que Jésus-Christ viendra prononcer.

Il ne s'agit pas d'examiner ici le motif qui avait engagé les Pères qui pensaient ainsi, à lier la fin de l'empire romain et la venue de l'Antéchrist. Encore une fois, c'était une erreur de fait pardonnable avant les événements, qui nous ont appris que la durée du monde était indépendante dans les décrets de la Providence, des bornes qu'elle avait prescrites à la durée de l'empire romain. Il est plus surprenant que le grand nombre des commentateurs, témoins de la hâte de cet empire, ait persévéré dans une explication qui avait mis auprès de lui, il remporta dans les Gaules, dans la Germanie, et dans les îles Britanniques, les victoires qu'il faudra bientôt expliquer plus au long. Les mêmes troupes, qui avaient combattu sous lui dans toutes ces guerres, le proclamèrent Auguste et empereur, irritées de l'ordre que Constance leur avait envoyé de passer en Orient, soit pour les employer contre les Perses, soit pour affaiblir Julien. Il soutint avec autant de courage que de prudence ce choix de son armée; et Constance, qui vraisemblablement aurait été forcé de le reconnaître pour son collègue, étant mort sur ces entrebâtes, il devint seul maître de tout l'empire. Il le gouverna paisiblement avec une pleine et entière autorité; et si l'on excepte son projet aussi téméraire qu'impie d'ancêtre le christianisme, quelques ridicules personnalités où sa vanité philosophique le fit tomber, son expédition contre les Perses, dont la fin ne répondit pas aux commencements, il régna d'ailleurs avec autant de bonheur et de gloire que les plus illustres empereurs qui l'avaient précédé.

Cet empire a passé de l'état républicain à l'état monarchique, quand le prophète y voit les circonstances que nous examinons. Cette onzième corne qui excite particulièrement son attention est un monarque puissant et absolu. C'est un prince ennemi des saints, et qui remporte des avantages sur eux. Il est donc question d'un des successeurs d'Auguste, et de l'un des empereurs, qui ont persécuté le christianisme. En rassemblant tous les caractères que lui donne Daniel, il me paraît qu'ils ne peuvent convenir qu'à Julien l'Apostat, plus digne encore qu'Antiochus Epiphane d'être l'image et le précurseur de l'Antéchrist.

1^o Cette corne a des commencements faibles et obscurs : *Et ecce (1) cornu aliud parvulum ortum est.*

(1) Dan. 7, 8.

Tels furent ceux de Julien. Quoique né dans la famille impériale, son père Jules-Constance, son oncle et sept de ses cousins germains furent massacrés après la mort de Constantin, pour ne laisser aucun ombrage aux trois fils de ce prince, qui lui succédèrent. Gallus, qui fut César dans la suite, et Julien, son frère, furent seuls épargnés, l'un à cause de son tempérament qui ne promettait pas une longue vie, l'autre à cause de son bas âge. Julien reçut une éducation qui semblait l'éloigner pour toujours de l'empire. L'empereur Constance, son cousin, fit tous ses efforts pour l'engager dans l'état ecclésiastique, où il fut promu à l'ordre de lecteur; et lorsqu'enfin ce prince, se voyant sans enfants et accablé d'un poids immense qui surpassait ses forces, se résolut à élever Julien, son plus proche parent, à la dignité de César, il resserra dans les bornes les plus étroites l'autorité qu'il lui confia.

2^o Cette corne si petite dans sa naissance, s'agrandit, se fortifia, et parvint au comble de la puissance : *Et (1) majus erat ceteris. Et ipse potentior erit prioribus.* Malgré tous les hasards que Julien avait courus dans son enfance, malgré les précautions que Constance avait prises pour le retenir dans sa dépendance, en le créant César, malgré toutes les traverses qu'il essuya de la part des officiers que Constance avait mis auprès de lui, il remporta dans les Gaules, dans la Germanie, et dans les îles Britanniques, les victoires qu'il faudra bientôt expliquer plus au long. Les mêmes troupes, qui avaient combattu sous lui dans toutes ces guerres, le proclamèrent Auguste et empereur, irritées de l'ordre que Constance leur avait envoyé de passer en Orient, soit pour les employer contre les Perses, soit pour affaiblir Julien. Il soutint avec autant de courage que de prudence ce choix de son armée; et Constance, qui vraisemblablement aurait été forcé de le reconnaître pour son collègue, étant mort sur ces entrebâtes, il devint seul maître de tout l'empire. Il le gouverna paisiblement avec une pleine et entière autorité; et si l'on excepte son projet aussi téméraire qu'impie d'ancêtre le christianisme, quelques ridicules personnalités où sa vanité philosophique le fit tomber, son expédition contre les Perses, dont la fin ne répondit pas aux commencements, il régna d'ailleurs avec autant de bonheur et de gloire que les plus illustres empereurs qui l'avaient précédé.

3^o Cette corne avait des yeux d'homme et une bouche proférant de grandes choses : *Ecce oculi quasi oculi hominis (2) erant in cornu isto, et os loquens ingentia.* Ces discours superbes, que Daniel lui entendait tenir, il les appelle ailleurs des blasphèmes prononcés contre le Très-Haut par le roi que cette corne représente : *Et sermones contra (3) Excelsum loquetur.* Qui ne reconnaît à ces traits la pénétration et la politique de Julien, l'éloquence dont il se piquait, et qu'on ne peut effectivement lui contester, les raffine-

(1) Dan. 7, 20, 24.

(2) Dan. 7, 8.

(3) Dan. 7, 25.

ments allégoriques dont il se servait, à l'exemple des sophistes ses maîtres, pour déguiser les absurdités de l'idolâtrie, les sages maximes empruntées de la religion chrétienne, qu'il tâchait d'introduire dans le paganisme, ses profanes et sanglantes railleries contre Jésus-Christ, ses apôtres, ses martyrs et sa doctrine?

4^o Le roi figuré par cette corne, en foulant aux pieds les saints du Très-Haut, se flattera d'être assez puissant pour changer les temps et les lois : *Et sanctos Altissimi conteret; et putabit quod possit mutare tempora (1) et leges.* C'est une persécution déclarée à la véritable religion, où tous les moyens capables de la rendre odieuse et méprisable seront employés; c'est déjà un des caractères de la persécution de Julien. Mais ce qui la caractérise encore mieux, et ce qui la distingue des persécutions précédentes, elle trouva la religion chrétienne dominante dans l'empire romain. Constantin et ses enfants l'avaient mise sur le trône. Ils avaient publié les lois les plus favorables à son culte, à ses temples, à ses ministres. Julien, ayant formé le dessein de ruiner leur ouvrage, entreprit quelque chose de plus que ce qu'avaient tenté les empereurs payens, persécuteurs avant lui du christianisme. Ils avaient attaqué une religion prosaïque par les lois romaines, et sans autre appui qu'elle-même, Julien voulut la déposséder de la supériorité que lui avait acquise la protection des empereurs qui l'avaient embrassée ou soutenue. Il osa espérer que sa puissance triompherait également et des obstacles que les empereurs payens n'avaient pu surmonter, et de ceux qui étaient survenus depuis la conversion de Constantin. Il crut que le plan de persécution qu'il méditait, différent de ceux qu'on avait suivis jusqu'alors, serait plus funeste au christianisme; et l'histoire nous assure que, si dans les premières années de son règne il n'avait travaillé que sourdement et par des voies détournées à l'exécution de ce plan, il était déterminé à lever entièrement le masque, et à ne garder plus de mesures avec les chrétiens, après avoir achevé la guerre des Perses.

5^o La destruction du christianisme paraissait infallible sous un tel prince. Mais le Roi des rois avait fixé un terme à sa persécution. Ce terme était prédit dans la même prophétie de Daniel. Les saints qu'il foulera aux pieds seront livrés entre ses mains un temps, deux temps, et la moitié d'un temps. *Et tradentur in manu ejus usque ad (2) tempus, et tempora, et dimidium temporis.* On retrouve la même expression dans le chapitre douzième de l'Apocalypse, où la femme (3), qui figure l'Église, est nourrie au désert un temps, deux temps, et la moitié d'un temps. C'est visiblement dans l'un et l'autre texte le nombre de trois ans et demi; et si l'on en demande une preuve plus claire, elle est dans le même chapitre, où il est dit que la même femme a un lieu préparé dans le dé-

(1) Dan. 7, 25.

(2) Dan. 7, 25.

(3) Apoc. 12, 14.

sert (1), pour y être nourrie douze cent soixante jours. Ce nombre, exprimé ailleurs (2) dans l'Apocalypse par celui de quarante-deux mois, revient nettement à celui de trois ans et demi. Il ne faut pas croire que dans cette énumération si souvent répétée, saint Jean, comme Daniel, ait voulu marquer un temps précis, qui ne fût ni moindre ni plus long que trois ans et demi. On sait que parmi les Hébreux le nombre de sept était un nombre complet. De là vient qu'ils comptaient des semaines, *hebdomades*, ou des septennaires d'années comme de jours, usage qui n'a pas été inconnu aux autres nations. Ainsi, quand les prophètes désignent une durée, en partageant en deux le nombre de sept, ils veulent parler d'un temps court, imparfait, abrégé, et qui, par le retranchement d'une partie de sa durée naturelle, n'est pas arrivé au terme qu'on lui destinait. C'est en ce sens que l'apôtre saint Jean rebat en tant de manières le nombre de trois ans et demi, la moitié d'une semaine d'années; et que le prophète Daniel, son original et son modèle, a prédit que les saints, persécutés par le roi qu'il dépeint, seraient livrés entre ses mains un temps, deux temps, et la moitié d'un temps. Si l'on voulait compter tout le temps qui s'écoula depuis la proclamation de Julien, en qualité d'Auguste et d'empereur, jusqu'à sa mort, on trouverait à peu de chose près l'espace déterminé de trois ans et demi. Mais à parler exactement, il ne persécuta le christianisme qu'après être devenu paisible possesseur de tout l'empire romain par la mort de Constance. Cette persécution dura un peu moins de deux ans; et cette durée s'accorde très-bien avec l'idée que les prophètes nous donnent du nombre de trois ans et demi. Dieu, qui arrête les flots de la mer sur le sable de son rivage, ne permit pas que Julien exécutât tous ses projets, il l'enleva dans la fleur de son âge, après un règne très-court; et par sa mort prématurée, il délivra l'Église chrétienne du plus dangereux persécuteur sous lequel elle eût encore gémé.

6^o Ce fut aussi la dernière persécution qu'elle éprouva dans l'empire romain. L'idolâtrie, abattue par la mort de Julien, ne se releva plus. C'est ce qui est marqué dans la même prophétie de Daniel. Il voit qu'après que les saints auront été opprimés pendant trois ans et demi, le (3) jugement se tiendra, la puissance sera ôtée à leur persécuteur, il sera brisé et périra à jamais. *Le royaume, la puissance et la grandeur de l'empire qui est sous le ciel sera donnée au peuple des saints du Très-Haut, dont le règne est éternel et à qui tous les rois obéiront.* Voilà, s'il est permis de pénétrer avec un humble respect les secrets conseils de Dieu, la véritable raison pourquoi, dans un tableau prophétique de l'empire romain, Julien a été seul représenté, parmi tous les empereurs païens qui l'ont gouverné, sous la figure de cette corne mystérieuse, observée avec tant de curiosité par le prophète Daniel,

(1) Apoc. 6.

(2) Apoc. 11, 2; *ibid.* 15, 5.

(3) Dan. 7, 26, 27.

Rien n'était en effet plus remarquable qu'un prince ressuscitant l'idolâtrie accablée sous les règnes précédents, et livrant au christianisme une guerre d'une nouvelle espèce, qui, bientôt terminée et suivie d'une éternelle paix, devait lui laisser la liberté d'exterminer, dans l'empire romain, le culte des fausses divinités.

Tous ces rapports sont justes, dira-t-on; mais les principales circonstances manquent. Où sont les dix rois qui ont régné avant Julien? Où sont les trois rois qu'il a vaincus et humiliés? C'est uniquement à ces marques qu'on peut reconnaître la petite corne formée sur la tête de la quatrième bête au milieu des dix autres, et en présence de laquelle trois des premières furent arrachées.

Il y a deux manières de répondre à cette question. On peut dire en premier lieu que ces dix cornes et ces dix rois sont les dix empereurs romains qui ont persécuté le christianisme avant Julien. Saint Augustin les compte et les nomme (1) dans son livre de la Cité de Dieu, Néron, Domitien, Trajan, Antonin, Sévère, Maximin, Déce, Valérien, Aurélien et Dioclétien. Saint Augustin ne comprend dans ce nombre que les empereurs qui commençaient de nouvelles persécutions, après les intervalles de repos que Dieu accordait de temps en temps à son Église, et ceux dont les noms étaient écrits à la tête des édits de persécution.

Suivant cette interprétation, les trois cornes ou les trois rois arrachés en présence de Julien, sont les trois fils de Constantin le Grand, Constantin, Constant et Constance. Les deux premiers régnèrent peu et périrent d'une mort violente. Constance, qui leur survécut et réunit leurs états à la portion de l'empire qui lui était d'abord échue, mourut assez jeune, et dans un temps où Julien le menaçait d'une guerre dont le succès était incertain. Julien succéda aux trois frères, contre l'attente de tout l'univers. Car était-il vraisemblable qu'ayant été tous trois mariés, aucun d'eux ne laissât de postérité, et que leur succession fût recueillie par un prince exposé dans son enfance au danger d'être tué, et condamné dès lors à la retraite et à une vie privée. Julien fut plus puissant, plus redouté, plus absolu que les trois fils du grand Constantin, ses prédécesseurs. Il les méprisait souverainement, et ne perdait aucune occasion pour décrier leur mémoire. C'est ainsi qu'on peut dire que trois cornes de la quatrième bête ont été arrachées devant lui, et qu'il a humilié trois rois.

Cette explication est beaucoup plus naturelle et plus soutenable que celle qui attribue à Antiochus Epiphane l'accomplissement de cet oracle. Celle-ci a le défaut essentiel, déjà remarqué, de ne pouvoir trouver dix rois dans l'empire des Séleucides; et au lieu de chercher dans ce même empire, comme l'analogie du texte le demande, les trois cornes arrachées, elle s'arrête aux maux qu'Antiochus a faits à l'Égypte,

(1) De Civit. Dei, lib. 8, cap. 52, n. 1.

gouvernée par les deux Ptolémées, Philométor et Evergète second; à l'Arménie, dont Artaxias était roi; à la Palestine habitée par les Juifs. J'avoue néanmoins que la réponse qu'on vient de voir à la question proposée ne me satisfait pas.

On pourrait d'abord incidenter sur le nombre des persécutions qui ont précédé celle de Julien. Sulpice Sévère n'en compte que neuf (1). Le nombre de dix, marqué par saint Augustin, est susceptible, sous différents points de vue, d'augmentation ou de diminution. Indépendamment de cette difficulté, en voici deux accablantes à la vérité pour le système de Porphyre et des interprètes qui ne veulent voir dans cet endroit de Daniel qu'Antiochus Epiphane, mais qui ne sont guère moins pressantes contre ceux qui expliquent les dix cornes de la quatrième bête, des dix empereurs idolâtres, persécuteurs avant Julien du christianisme, et les trois cornes arrachées, des trois fils de Constantin.

Ce n'est pas seulement ces trois dernières cornes que la onzième, si petite dans ses commencements, doit ensuite surpasser en puissance. Ce sont les dix premières, au milieu desquelles cette corne victorieuse a été formée, et *majus erat cæteris*. Ce qui fait qu'en dévoilant ce mystère, l'ange dit expressément à Daniel que le nouveau roi qui s'élèvera après les dix autres sera plus puissant qu'eux: *Et alius consurgat post eos, et ipse potentior erit prioribus*. Il est bien certain qu'Antiochus Epiphane a été inférieur en puissance à son père Antiochus le Grand, que les Romains dépouillèrent d'une partie considérable de ses états, et aux autres monarques plus anciens qui avaient régné en Syrie depuis Séleucus Nicator. Mais aussi comment peut-on dire que Julien ait été plus puissant que tous les empereurs païens qui ont persécuté avant lui le christianisme, que Trajan, par exemple, qu'Antonin, que Sévère, que Déce, qu'Aurélien, que Dioclétien même, quoiqu'il se fût associé Maximin?

De plus, les trois cornes arrachées ne doivent pas être prises au hasard parmi les princes ou les états qu'on vaudra choisir. Elles sont du nombre des dix premières que Daniel a vues sur la tête de la quatrième bête: *Et tria de cornibus primis evulsa sunt à facie ejus*. Ce trait ne convient pas aux victoires d'Antiochus Epiphane sur des rois fort différents des Séleucides, ses ancêtres. Par la même raison, il ne désigne pas les trois fils du grand Constantin, auxquels Julien succéda. Ces trois empereurs n'ont point persécuté la religion chrétienne, et ne font point partie des dix premières cornes.

J'ajoute, et c'est un vice particulier à cette seconde explication, que Julien n'a jamais vaincu ni Constantin ni Constant, morts avant qu'il fût César, ni même Constance, qui mourut lorsqu'ils étaient sur le point de terminer leur querelle, ou par une bataille, ou par des voies de conciliation. On abuse des termes en confondant une succession insérée et un mépris

(1) Sulo. Sev. Hist. Sacr., lib. 2.

déclaré pour la mémoire de ses trois prédécesseurs avec l'humiliation des trois rois prédite par Daniel: *Et tres reges humiliabit*. S'il avait été dit auparavant que les trois cornes ont été arrachées en présence de la petite, *evulsa sunt à facie ejus*, c'est un hébraïsme semblable à ces expressions communes dans l'Écriture. Les hommes périront à la face de l'épée ou de la faim, *à facie gladii, à facie famis*, pour exprimer les ravages causés par ces deux fléaux. Il ne suffit donc pas, pour vérifier cette partie de la prédiction, que trois cornes représentant trois rois aient disparu devant Julien, sans qu'il ait contribué à les abattre. Il faut que, par la force de ses armes, il les ait réellement vaincus.

Cherchons donc une autre explication qui évite tous ces inconvénients. Mais pour montrer la justesse de celle que nous adoptons, il est indispensable de conférer la prédiction de Daniel avec celle de saint Jean, dans les chapitres 15 et 17 de l'Apocalypse. L'Apôtre a vu, comme le prophète, une bête qui avait dix cornes. Ce n'est pas cette circonstance seule qui me persuade que le même objet leur a été représenté. Ils parlent l'un et l'autre de l'empire romain. On l'a prouvé démonstrativement de Daniel. La chose n'est pas moins certaine à l'égard de saint Jean.

Les sept têtes de la bête (1) qu'il voit sont *sept montagnes*. On ne peut méconnaître Rome à ce caractère. *Les eaux* (2) d'où s'élève la bête sur laquelle est assise la prostituée, sont les peuples et les nations qui avaient subi les lois des Romains. Cette même prostituée, que saint Jean ne sépare pas de la bête qui la porte, est la (3) grande Cité qui règne sur tous les rois de la terre. Il n'y en avait point d'autre quand saint Jean écrivait, il n'y en a pas eu depuis lui, que la ville de Rome. Voilà ce qui est clair dans sa prophétie, pleine d'ailleurs des plus sublimes mystères. Il n'est pas douteux qu'à l'exemple du prophète Daniel, il n'ait envisagé l'empire romain dans le spectacle étonnant qui a été offert à ses yeux.

Après cela, qu'il y ait eu quelque différence entre les deux bêtes que Daniel et que saint Jean ont vues, que l'une n'ait qu'une tête, et que l'autre en ait sept, pour marquer plus particulièrement un caractère distinctif de la ville de Rome, et encore le partage de l'empire romain entre sept princes, dans le temps de la persécution de Dioclétien; que la première ait des dents et des ongles de fer, et une figure qui ne pouvait être comparée à celle d'aucun animal connu, et que la seconde ait le corps d'un léopard, les pieds d'un ours, la queue d'un lion; qu'il y ait sur la bête de saint Jean une femme prostituée, vêtue de pourpre et d'écarlate, couverte d'or et de pierres, tenant en sa main une coupe empoisonnée, ivre du sang des martyrs, et qu'il n'y ait rien de pareil sur celle de Daniel; ces différences et d'autres qu'on omet ne portent pas sur

(1) Apoc. 17, 9.
(2) Ibid. 17, 15.
(3) Ibid. 17, 18.

le fond. Le prophète a vu principalement, selon la fin de sa révélation, l'empire romain comme guerrier et conquérant, comme englobant par ses conquêtes les empires précédents; et ce n'est qu'à l'occasion du cinquième empire spirituel qui a remplacé les quatre premiers, qu'il parle énigmatiquement d'une des persécutions que la véritable religion doit souffrir dans l'empire romain. L'Apôtre, supposant la grandeur et les conquêtes de Rome, la considère uniquement comme idolâtre, comme idole elle-même, comme persécutrice de l'Église chrétienne, et digne par tous ces crimes de l'affreux châtimement que Dieu lui avait préparé. Mais c'est toujours le même empire dont ils sont tous deux occupés; d'où il me semble qu'on doit conclure que les dix cornes qu'il vus l'un et l'autre ont la même signification.

Celles de la bête de Daniel désignent dix rois du quatrième empire: *Porro corna decem, ipsius regni* (1) *decem reges erunt*. Celles de saint Jean marquent aussi dix rois: *Decem corna que vidisti decem reges sunt* (2). Les dix rois dont parle l'Apôtre, sont donc les mêmes que ceux qui ont été annoncés par le prophète. Or, quels sont les rois dont il est fait mention dans l'Apocalypse?

Ils ont deux caractères qui paraissent fort opposés. Ils sont les dix cornes de la bête et lui appartiennent en cette qualité, puisqu'ils lui donnent leur force et leur puissance. Cependant ils la haïssent, ou, ce qui est la même chose, la prostituée qu'elle porte; et il viendra un temps où ils la réduiront dans la dernière (4) désolation, ils la dépouilleront, ils dévoreront ses chairs, et ils la feront brûler au feu. Plus cette opposition est étrange au premier coup d'œil, plus elle indique, examinée de près, un événement célèbre dans l'empire romain. C'est l'inondation des peuples barbares sortis des pays septentrionaux, qui se répandirent dans les terres de cet empire. Ils étaient ses ennemis (5), ayant tous le même dessein, comme il est dit dans ce chapitre, de s'enrichir du pillage de ses provinces, et de lui enlever celles où ils trouveraient un établissement plus commode. Les rois néanmoins qui commandaient ces colonies errantes de guerriers, ne laissèrent pas d'entrer dans l'alliance, et de se mettre même à la solde des empereurs romains, qui les honorèrent souvent des dignités de l'empire, et choisirent quelquefois parmi ces barbares les généraux de leurs troupes et les officiers de leurs palais. Les armées romaines étaient remplies de ces soldats étrangers et mercenaires, dont la valeur soutint quelque temps l'empire sur son déclin. Mais ces dangereux alliés ne perdirent pas de vue leur premier projet. A la fin ils détruisirent l'empire romain dans sa source, je veux

(1) Dan. 7, 24.
(2) Apoc. 17, 12.
(3) Et virtutem et potestatem suam bestia tradent. Apoc. 17, 15.
(4) Hi odient fornicariam, et desolatum eam facient illam, et nudam, et carnes ejus manducabunt, et ipsam igni concremabunt. Apoc. 17, 16.
(5) Hi unum consilium habent. Apoc. 17, 15.

dire dans l'Occident et dans Rome même, sa capitale, non-seulement par leurs courses et leurs brigandages qui l'épuisèrent, mais par le démembrement des contrées où ils établirent leur domination sur les ruines de la sienne. Les Goths, peuple le plus puissant et le plus nombreux de ces barbares échappés du Nord, assiégèrent deux fois Rome, la saccagèrent, firent périr ou emmenèrent en captivité la plupart de ses habitants, livrèrent aux flammes ses plus beaux édifices, et accomplirent ainsi, dans toute son étendue, la prédiction de saint Jean (1).

Rien ne nous oblige à réduire précisément au nombre de dix ces peuples qui, s'étant introduits dans l'empire romain, en furent tout à la fois les alliés et les ennemis, les appuis et les destructeurs. La précision des nombres ne doit être scrupuleusement recherchée dans les prophéties, que lorsqu'elle en est la clé. Mais si de grands traits, des traits dont l'application n'est pas équivoque, en fixent et en déterminent le sens, on peut négliger cette exactitude, comme n'étant pas du dessin de Dieu. C'est ce qui est d'autant plus croyable dans cette occasion, que le nombre de dix est encore un de ces nombres complets qui marquent souvent la multitude et l'universalité. En effet, le nombre de ces nations, dont le débordement fut fatal à l'empire romain, est considérable. Toutefois, s'il était nécessaire, on le réduirait à dix sans beaucoup d'efforts. En ne comptant, aux termes de la prophétie, que les peuples qui ont fondé des royaumes plus ou moins durables dans l'empire romain, après l'avoir tour-à-tour ravagé et servi, on trouve les Goths, les Francs, les Vandales, les Suèves, les Alains, les Bourguignons, les Allemands, les Hérules, les Lombards, les Saxons.

Nous savons maintenant ce qu'on peut entendre par les dix cornes de la quatrième bête de Daniel. Il ne nous sera pas difficile de développer les rapports que le prophète leur donne avec Julien, désigné par une corne nouvelle formée au milieu des dix autres, petite dans sa naissance, plus grande ensuite, et plus puissante que les premières, arrachant trois d'entre elles, ou, comme on l'explique, humiliant trois rois du nombre de ceux que les dix cornes représentent.

Le tyran Magnence s'était fait déclarer Auguste dans les Gaules. Une partie de l'Occident l'avait reconnu. L'empereur Constance crut faire une diversion avantageuse, en sollicitant les barbares qui habitaient les bords du Rhin, d'entrer sur les terres de l'empire, pour partager les forces de Magnence, tandis qu'il marchait lui-même contre lui. Cette diversion réussit. L'usurpateur fut vaincu et périt malheureusement. Mais Constance ne tarda pas à s'apercevoir que sa politique, utile pour un temps, avait eu les suites les plus pernicieuses. Les barbares continuaient à ravager les Gaules, qu'ils ne voulaient plus

(1) Voyez dans le Commentaire de M. Bossuet sur l'Apocalypse, l'histoire abrégée après l'explication du chapitre; et l'explication du chapitre 17.

quitter. C'est ce qui détermina Constance à y envoyer Julien, qu'il éleva dans le même temps à la dignité de César.

Julien parut dans ces provinces avec des forces très-inférieures aux ennemis qu'il allait combattre. Jeune encore, ne connaissant le gouvernement et la guerre que par les livres, dépourvu de tous les secours qu'exigeait l'importante expédition dont on l'avait chargé; environné de rois barbares qui méprisaient également sa jeunesse et sa faiblesse, il était alors cette petite corne formée au milieu des dix autres: *Et ecce cornu aliud parvulum ortum est de medio eorum*. Il confondit bientôt l'orgueil de ces rois. Il remporta sur eux plusieurs victoires, purga les Gaules de ces troupes innombrables de brigands qui les infestaient, porta la gloire et la terreur de ses armes jusque au fond de la Germanie et au-delà des mers.

Si l'on cherche le nombre déterminé de trois dans les ennemis qu'il vainquit, on peut le trouver, dans les trois pays où il fit la guerre par lui-même ou par ses généraux, les Gaules, la Germanie, l'Angleterre; dans les trois peuples dont il repoussa les attaques, les Allemands, les Francs, les barbares des îles Britanniques; dans les trois rois qu'il (1) fit prisonniers, et dont il humilia l'audace, *tres reges humiliabit*, Chondomaire, Nébiogaste, Vadomaire. Mais, comme on a vu qu'il est beaucoup plus vraisemblable que le nombre de dix, dans cet endroit de la prophétie est un nombre indéfini, c'est une conséquence naturelle que, par ces trois cornes arrachées et ces trois rois humiliés, l'Écriture ait voulu nous faire entendre que de tous ces royaumes alternativement déchainés contre l'empire romain et engagés à son service, la moindre partie succombera sous les armes triomphantes de Julien.

Que si l'on demande comment ces guerres moins remarquables que beaucoup d'autres soutenues et glorieusement terminées par les empereurs romains, ont pu mériter une place dans une prophétie si ancienne, on doit répondre d'abord que cette question est superflue. Dieu fait prédire ce qu'il veut, et dans le temps qu'il le veut. Ce n'est pas à nous de sonder les raisons de ce choix. Cependant on entrevoit que des victoires qui signalèrent avec tant d'éclat les talents et la valeur de Julien, qui lui concilièrent l'estime et l'affection des peuples et des soldats, qui lui frayèrent le chemin au trône impérial et à cette vaste puissance supérieure aux forces réunies de toutes les nations barbares, entraînaient naturellement le portrait d'un prince, objet intéressant d'une prédiction si éloignée. Les causes de sa grandeur étaient annoncées; et quand on manifestait ensuite la terrible punition, dont il devait être frappé, on apprenait aux hommes que l'impiété, qui ternit et qui déshonore des qualités héroïques, soumet les plus grands princes, comme les plus vils des mortels, à la justice vengeresse d'un Dieu à qui rien ne peut résister.

Le dernier refuge des incrédules est de dire que

(1) Voyez la vie de l'empereur Julien, par M. l'abbé de la Bletterie.

toute cette explication n'est après tout qu'un tissu de conjectures, spéculatives peut-être, mais trop au-dessous d'une parfaite certitude pour dissiper les doutes et capiver les esprits. J'en conviens à l'égard de cette prophétie de Daniel, où il s'agit des dix cornes de la quatrième bête, et de l'onzième corne qui arrache trois des premières. Mais que les incrédules se souviennent que j'ai commencé par établir de la manière la plus convaincante que cette quatrième bête désigne l'empire romain. Ils auraient pu me reprocher un silence affecté, si, me bornant à ce qui favorise mon application, j'avais dissimulé ce qui peut lui paraître contraire. Mais ils n'ont pas dû s'attendre que des réponses à une objection égalassent les preuves en certitude et en évidence. Les preuves produisent leur effet par elles-mêmes et indépendamment de ce qu'on peut penser sur les difficultés. Dès que ces preuves ont acquis par leur force le degré de démonstration, elles suffisent pour rendre incontestable le sentiment en faveur duquel on les allègue. Les objections qui le combattent ne peuvent lui enlever les droits qu'il a déjà sur une âme sincère et sur un esprit juste. Ne fussent-elles susceptibles d'aucune solution apparente, elles ne sauraient balancer le poids insurmontable d'une preuve démonstrative. A plus forte raison la conviction opérée par des preuves de cette espèce demeure-t-elle en son entier, lorsqu'on donne un dénouement plausible aux objections. L'évidence n'est plus nécessaire alors, parce qu'il n'est question que d'écarter les obstacles à une croyance d'ailleurs indispensable; et l'on fait même plus que n'exigent les lois de la controverse, quand on ajoute à la certitude dans les preuves la vraisemblance dans la solution des difficultés.

Le mélange de la clarté avec l'obscurité doit encore moins étonner dans une prophétie que dans tout autre matière. Les motifs de ce mélange ont déjà été exposés. Dieu, qui dispense selon les vues profondes de sa sagesse la lumière prophétique aux hommes chargés d'écrire ses oracles, en distribue aussi l'intelligence, selon les mêmes vues, à ceux qui les lisent. Il y a souvent dans ces prophéties des traits qu'il laisse longtemps cachés sous d'épaisses ténèbres, se réservant d'en découvrir le mystère, quelquefois ici-bas, et certainement dans le ciel, où la manifestation des secrets de la parole divine fera une partie de la joie et du bonheur des saints. Mais quand il a destiné ces mêmes prophéties à servir de fondement à notre foi, il y a toujours mis quelques traits éclatants qu'il est impossible de méconnaître. Telle est celle de Daniel que nous examinons. Tous les détails n'en sont pas également connus. On peut expliquer diversement avec plus ou moins de probabilité le fer et l'argile mêlés dans les pieds de la statue, et toujours divisés malgré leurs alliances, les dix cornes de la quatrième bête au milieu desquelles s'éleva une autre corne, petite dans sa naissance, supérieure dans ses progrès aux dix premières, et victorieuse de trois d'entre elles. Aussi n'est-ce point par ces par-

ties de la prédiction que nous prétendons confondre les incrédules. C'est assez pour nous qu'ils ne puissent s'en prévaloir contre la vérité de l'oracle. Mais la succession des quatre empires est évidente dans le texte de Daniel. Il est démontré que le quatrième métal de la statue et la quatrième bête représentent l'empire romain, comme les trois premiers métaux et les trois premières bêtes figurent les empires des Assyriens, des Perses et des Grecs. C'est à ce côté lumineux de la prophétie que nous ramenons les incrédules; et si nous ne leur offrons sur le reste que des conjectures, qui peuvent néanmoins les satisfaire, c'est sans préjudice de la démonstration qui doit les convaincre.

Qu'il en ait pu dire Porphyre, voilà dans le livre de Daniel une prophétie dont l'accomplissement est postérieur au temps d'Antiochus et des Machabées. L'empire des Grecs subsistait alors en Egypte sous les Lagides, en Syrie sous les Séleucides. L'empire romain n'avait pas encore détruit ces deux monarchies, comme il l'a fait depuis. Ainsi le temps du troisième métal de la statue et de la troisième bête n'était pas passé. La quatrième bête, quoique déjà très-redoutable, n'avait pas acquis toute la force qu'on lui avait prédite. Mais surtout le cinquième empire plus durable et plus étendu que tous les autres, figuré par la petite pierre détachée sans main d'une montagne, destiné par l'Ancien des jours au Fils de l'homme et à ses saints, cet empire, dis-je, n'avait point paru. Le quatrième métal et la quatrième bête, représentant l'empire romain, semblaient être bien éloignés de la chute qu'on leur annonçait. En reculant cette prophétie, Porphyre gagnerait peut-être trois siècles. Mais trois siècles retranchés ne la rendraient pas moins divine. Il n'était pas plus possible dans le temps des Machabées, que dans celui de Daniel, de connaître humainement la ruine du royaume des Grecs, celle de l'empire romain, et l'établissement de l'Église de Jésus-Christ.

Oubliions à présent les vaines imaginations de Porphyre, qui ont été assez réfutées, et tournons toute notre attention sur les admirables découvertes que Daniel a faites dans l'avenir. Quelle multitude et quelle variété d'événements renfermés en peu de paroles! Une seule statue est pour lui le tableau raccourci de l'univers. Un groupe de quatre animaux lui retrace la même image; et toute la suite des siècles se développe en un instant à ses yeux. Témoin de la puissance et des richesses de l'empire assyrien, il n'en prédit pas moins sa chute au roi mégal de cet empire, à Nabuchodonosor, le plus superbe de tous les princes. Conservé dans ses emplois et dans sa faveur par les rois du second empire, il ne rétracte pas ce qu'il avait écrit sur sa ruine future; et c'est sous le règne de Darius le Mède, oncle de Cyrus, qu'il prophétise de nouveau les victoires d'Alexandre, si funestes aux Mèdes et aux Perses. Au moins connaissait-il par lui-même ces deux premiers empires. Mais s'il avait entendu parler des Grecs, qui n'étaient alors connus dans l'Orient que par les voyages de quelques-

uns de leurs philosophes, comment a-t-il pu deviner que d'un pays si pauvre, si resserré, partagé en tant de petits états, si étranger à l'Asie, il sortirait un conquérant destructeur de la monarchie des Perses? Qui lui a appris que les Romains, dont le nom était ignoré hors de l'Italie, où même leur ville ne faisait que de naître, commanderaient à toute la terre, et par leurs conquêtes effaceraient la gloire des empires précédents? Enfin qui lui a montré un royaume d'une espèce toute différente, fondé sans armes, sans trésors, sans négociation, plus rapide néanmoins dans ses progrès, plus considérable dans son étendue, plus long dans sa durée, que les monarchies dont il a pris la place?

Le prophète nous invite par son exemple à rendre hommage à l'Être souverain, qui change les temps (1) et les siècles, qui transfère et qui établit les royaumes, qui révèle les choses les plus cachées, qui connaît ce qui est dans les ténèbres. Daniel parlait ainsi sur la seule assurance que lui donnait une révélation des événements figurés par la statue de Nabuchodonosor. Il réunissait dans les transports de son zèle et de sa reconnaissance les deux attributs de Dieu que cette révélation lui manifestait, son intelligence sans bornes, et sa toute-puissance. Combien plus l'un et l'autre ont-ils éclaté dans les événements mêmes que Daniel n'a vu que de loin? Quel autre qu'un Dieu a pu changer si souvent la scène du monde, et substituer de nouveaux empires à ceux qui disparaissaient? Quel autre que lui a pu déclarer tant de siècles auparavant ces étonnantes révolutions? Que tardons-nous à nous écrier avec le prophète: *Béni soit le nom du Seigneur qui possède la sagesse et la force* (2). Ou si ce tribut de louange et de bénédiction est un langage encore trop étranger pour les incrédules, peuvent-ils au moins refuser leur soumission et leur respect à des effets si visibles de la providence et de l'inspiration divines?

CHAPITRE VIII.

Prédications sur la ruine de Jérusalem et de son temple par les Romains.

Parmi les prophéties de Moïse que nous avons citées dans le premier chapitre, il s'en est trouvé une qui annonçait tout à la fois les deux sièges de Jérusalem, l'un par les Chaldéens, l'autre par les Romains, les deux destructions de cette ville et de son temple, les deux captivités du peuple juif. Nous avons distingué dans cette prophétie les caractères communs à ces deux événements, et ceux qui sont particuliers à l'un ou à l'autre. Mais il faut reprendre ce que Moïse a dit de plus exprès sur le second, et y joindre les autres prophéties des livres saints qui regardent le même événement.

Moïse (5) avait menacé les Israélites des armes d'une nation éloignée, d'une nation qui viendrait des

(1) Dan. 2, 21, 22.

(2) Dan. 2, 20.

(3) Deuter. 28, 49 et seq.

extrémités de la terre, qui fondrait sur eux avec l'impétuosité d'un aigle, dont ils n'entendaient pas la langue, qui n'aurait pitié ni de l'âge le plus tendre ni de la vieillesse décrépite, qui mettrait tout à feu et à sang dans leurs villes et dans leurs campagnes, qui renverserait ces hautes murailles dans lesquelles ils avaient tant de confiance. Il leur avait prédit l'affreuse famine qui étendrait parmi eux pendant cette guerre les sentiments de la nature, et porterait les pères et les mères à se nourrir de la chair de leurs propres enfants. Il les avait avertis qu'ils seraient chassés de leur patrie, dispersés au milieu de tous les peuples d'un bout de la terre à l'autre, emmenés sur des vaisseaux en Egypte, où il leur était si sévèrement défendu de retourner, et vendus dans ce même pays pour y être esclaves sans pouvoir trouver assez d'acheteurs.

Une partie de ces prédictions a pu s'appliquer à l'expédition de Nabuchodonosor roi de Babylone contre Jérusalem. Mais il est visible qu'il n'est aucune d'elles qui n'ait été plus littéralement accomplie dans le siège de cette même ville par Titus, et que les dernières ne peuvent convenir qu'aux événements qui suivirent ce siège. Personne n'ignore que les Juifs séduits par de fausses espérances, s'étant révoltés contre les Romains, Vespasien, qui commandait dans la Syrie, marcha d'abord contre eux; qu'après en suite à l'empire, il laissa le soin de cette guerre à son fils, qui fit investir Jérusalem par son armée, coupa aux habitants toute communication au dehors par les ouvrages dont il resserra leur ville, la réduisit à cette famine qui produisit ces monstres d'inhumanité prédits par Moïse, fit périr durant ce siège onze cent mille Juifs, et s'étant enfin rendu maître de Jérusalem, vit cette ville infortunée et son temple consumés par les flammes et réduits en cendre, malgré les précautions qu'il avait prises pour conserver l'un et l'autre.

Joséphe, historien juif et contemporain, nous montre dans le récit de cette guerre, où il a eu tant de part, les marques de la justice divine qui poursuivait les Juifs; marques si éclatantes, que Titus, tout idolâtre qu'il était, ne put les méconnaître. Il attribua hautement sa victoire sur les Juifs à une puissance supérieure dont il n'était que le ministre et l'instrument. On peut voir dans l'admirable discours de M. de Meaux sur l'histoire universelle les prodiges qui précédèrent le dernier siège de Jérusalem, ceux qui l'accompagnèrent et qui le suivirent. L'unique merveille que nous envisagions dans cet événement, c'est qu'il a été prédit. Nous renvoyons à un autre chapitre l'exil, la captivité, et la dispersion des Juifs.

David a prophétisé coteraine de Jérusalem dans le psaume 68, où il décrit avec tant de clarté les souffrances et la mort du Messie. Il annonce aux auteurs d'un si noir forfait que leur (1) habitation sera déserte et inhabitée. Jésus-Christ répéta cette prophétie, et

(1) Ps. 68, 26.

en détermina le sens, lorsqu'après avoir déploré les maux que Jérusalem devait éprouver, il ajouta ces paroles: *Vaillâ que (1) votre maison va devenir déserte.* Mais quelque claire que soit cette prophétie, nous en avons une autre plus convaincante dans l'ancien Testament; et il n'est pas temps encore d'examiner celles que Jésus-Christ a faites.

Daniel s'était mis en prières pour implorer sur lui et sur le peuple d'Israël la miséricorde divine. A ne juger de l'objet de ses vœux que par le premier sens qu'offre son discours, il paraissait ne demander que la fin de l'esclavage des Juifs dans la Chaldée, leur retour dans la Terre-Sainte, le rétablissement de la ville et du temple de Jérusalem. Mais la réponse que lui apporta un ange, pour le consoler, prouve que ses desirs s'élevaient plus haut, et qu'il demandait une plus haute délivrance, déjà prédite par les prophètes, comme celle dont Jérémie avait fixé la date à la soixante-dixième année.

Écoutez ces paroles (2), lui dit-on, et comprenez cette vision. *Soixante-dix semaines ont été déterminées sur votre peuple et sur la ville sainte, afin que la prévarication soit consommée, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que les visions et les prophéties soient accomplies, que la justice éternelle vienne sur la terre, et que le Saint des saints reçoive l'onction. Sachez donc et remarquez bien ceci. Depuis l'ordre qui sera donné pour que Jérusalem soit rebâtie jusqu'au Christ, chef de mon peuple, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines; et les places et les murailles de la ville seront bâties de nouveaux dans des temps difficiles. Et après soixante-deux semaines le Christ sera mis à mort; et le peuple qui le doit renoncer ne sera plus son peuple. Un peuple avec son chef qui doit venir détruira la ville et le sanctuaire. Elle finira par une ruine entière; et la désolation qui a été résolue continuera après la fin de la guerre. Il confirmera avec plusieurs son alliance dans une semaine; et dans le milieu de cette semaine, les hosties et les sacrifices seront abolis. L'abomination de la désolation sera dans le temple; et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin.*

Rien ne prouve mieux que cet oracle célèbre combien notre controverse avec les incrédules est indépendante des questions qu'on a tant de fois agitées sur les sens des prophéties. Il s'en présente deux sur celle-ci: l'une qui partage les interprètes chrétiens; nous aurons occasion de la traiter avec plus d'étendue dans la seconde partie de cet ouvrage; l'autre entre les Chrétiens et les Juifs. Les interprètes ne s'accordent pas sur le commencement et la fin des soixante-dix semaines. Les Juifs prétendent qu'il ne s'agit pas dans cet oracle de Daniel de l'arrivée et de la mort du Messie.

On a souvent observé que Dieu n'a pas permis qu'une preuve si décisive contre les Juifs pût être obscurcie par des disputes de critique et de chronologie.

(1) Matth. 23, 38. Luc. 13, 35.

(2) Dan. 9, 25, et seq.

En effet, que le commencement des soixante-dix semaines soit fixé à l'édit accordé par Artaxerxès Longuemain à la prière d'Esdras, ou à celui que Néhémias obtint de ce prince; qu'il ait été associé à l'empire par son père Xerxès, ou qu'il ne l'ait pas été, alternative qui augmente ou qui diminue les années de son règne; que les semaines de Daniel soient composées d'années (1) solaires ou lunaires, les Juifs sont également confondus, et le triomphe du christianisme est complet, quelque sentiment qu'on embrasse. Nous n'avons besoin contre les Juifs que de ces deux raisonnements, aussi victorieux qu'ils sont simples. 1^o Les soixante-dix semaines de Daniel sont écoulées. Or, le Messie a dû arriver avant qu'elles finissent. Donc il est déjà arrivé. 2^o La ville et le temple de Jérusalem ont été détruits par les Romains. Les sacrifices de la loi mosaïque ont été abolis. Or, suivant cet oracle, la venue du Messie a dû précéder ces événements. Donc, encore une fois, il est arrivé.

Il était digne de la majesté de Dieu et de sa bonté

(1) Les incrédules peuvent demander pourquoi on veut les obliger à croire que les 70 semaines de Daniel sont un espace de 490 ans. La réponse à cette question est que le terme original qui répond à celui par lequel nous exprimons le nombre de sept jours ne signifie en général qu'un nombre septennaire qui peut s'appliquer à tout espace de temps; de là vient que quelques Juifs, pour éluder cet oracle, ont voulu l'expliquer de semaines décennales ou de dix années chacune, de semaines jubilaires ou de cinquante années chacune, de semaines séculaires ou de cent années chacune: en quoi néanmoins ils n'ont pour eux aucun exemple ni de l'Écriture ni de quelque autre auteur ancien; et ils contredisent, comme nous l'allons voir, le texte de Daniel. Mais la semaine, *hebdômas*, ou le nombre septennaire, s'applique dans la langue hébraïque aux années comme aux jours. Vous comprenez, est-il dit au Lévitique 25, 8, *sept semaines d'années qui font ensemble 49 ans.* Aristote chez les Grecs, et Varron chez les Latins nous fournissent des exemples de pareilles semaines. Il est évident que le prophète n'a pu parler de semaines de jours. Les événements qu'il prédit sont trop reculés au-delà du terme de 490 jours. Il semble même que, pour mieux lever cette équivoque, il fasse mention dans le chapitre suivant des trois semaines de jours, pendant lesquelles il jeûna: *In diebus illis ego Daniel iugebam triduum hebdomadarum diebus.* 10, 2. L'on a lieu de croire, qu'il a voulu distinguer ces semaines de jours des semaines d'années dont il avait parlé auparavant. De plus ces 70 semaines lui ont été annoncées à Foeca on des 70 années que devait durer la captivité des Juifs à Babylone. Il est aisé de sentir le rapport entre l'espace de temps, qui faisait l'objet des méditations du prophète, et ce même espace multiplié par le nombre de sept, que l'ange lui révèle. C'est comme s'il lui disait 70 ans d'esclavage ont été marqués au peuple juif. Il y en aura sept fois davantage ou 490 ans, jusqu'à la délivrance plus précieuse qui lui est promise. Enfin il ne peut être question de semaines ou décennales, ou jubilaires, ou séculaires, telles qu'il a plu à quelques Juifs de les imaginer. Les semaines de Daniel ont dû être écoulées avant le siège et la prise de Jérusalem, avant l'abolition des sacrifices mosaïques, avant la dispersion des Juifs. Or, elles ne le seraient pas même encore, s'il s'agissait d'un espace aussi long, qui n'a été proposé que pour se débarrasser d'une prophétie dont la destination manifeste est de fixer les vœux et l'attente des Israélites sur la venue du Messie.